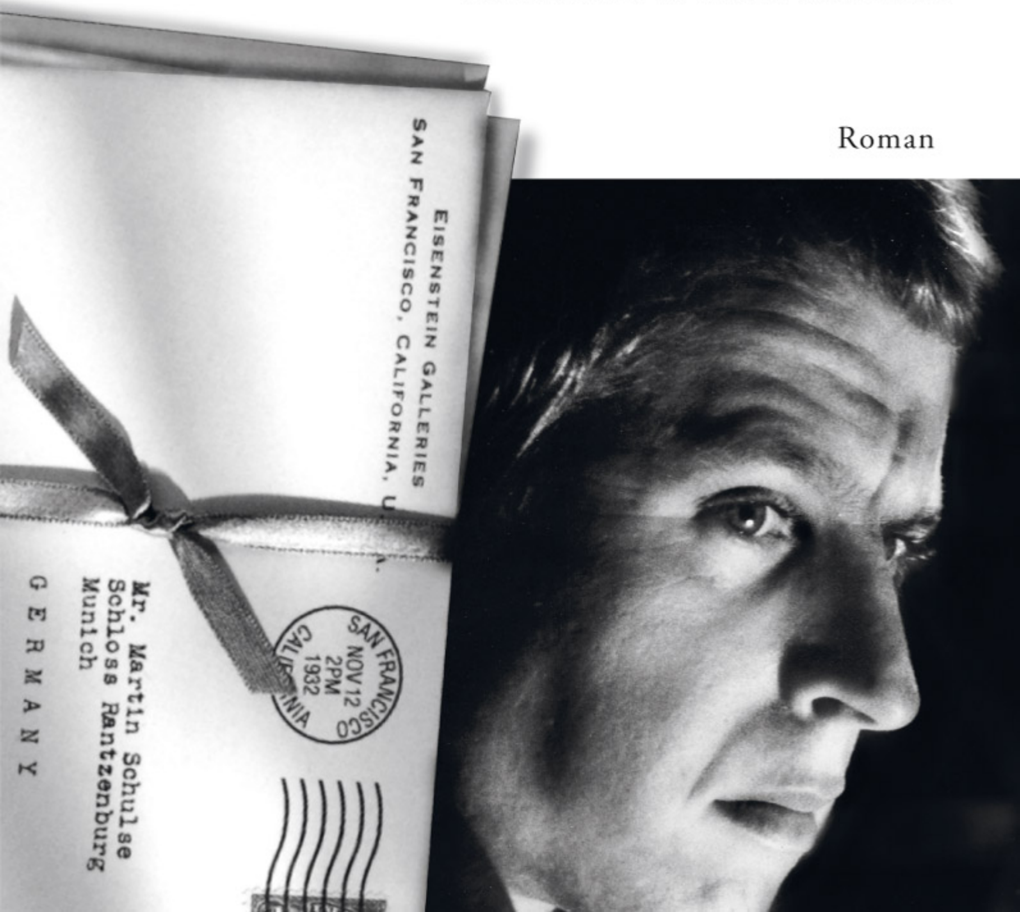
autrement

Kressmann Taylor

Inconnu à cette adresse

Roman



autrement

Littératures Collection dirigée par Henry Dougier et Emmanuel Dazin

Ils sont tous deux allemands. L'un est juif, l'autre non, et leur amitié semble indéfectible. Ils s'expatrient pour fonder ensemble une galerie d'art en Californie, mais, en 1932, Martin rentre en Allemagne. Au fil de leurs échanges épistolaires, Max devient le témoin impuissant d'une contamination morale sournoise et terrifiante : Martin semble peu à peu gagné par l'idéologie du IIIe Reich. Le sentiment de trahison est immense; la tragédie ne fait que commencer…

Ce texte d'une force inouïe, au dénouement lumineux, a connu un succès instantané lors de sa parution aux États-Unis en 1938 dans le magazine *Story*. Redécouvert soixante ans plus tard grâce à la publication par Autrement de la traduction française, qui s'est écoulée à un demi-million d'exemplaires, il est aujourd'hui considéré comme un classique du XXe siècle.

Américaine, **Kathrine Kressmann Taylor** (1903-1997) est aussi l'auteure du roman *Jour sans retour* (Autrement, 2001), de récits et de nouvelles.
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Michèle Lévy-Bram.

Conception graphique : Studio Autrement, Kamy Pakdel.

Inconnu à cette adresse

Titre original : *Address Unknown*.

Publié avec l'accord de l'éditeur originel, Simon & Schuster, Inc., New York.

www.autrement.com

KRESSMANN TAYLOR

Inconnu à cette adresse

Traduit de l'anglais (américain)
par Michèle Lévy-Bram
et postfacé par Whit Burnett

Éditions Autrement **Littératures**

Remerciements à Hans Hopman
pour nous avoir fait connaître ce livre.

GALERIE SCHULSE-EISENSTEIN,
SAN FRANCISCO, CALIFORNIE, USA

Le 12 novembre 1932

Herrn Martin Schulse
Schloss Rantzenburg
Munich, ALLEMAGNE

Mon cher Martin,

Te voilà de retour en Allemagne. Comme je t'envie… Je n'ai pas revu ce pays depuis mes années d'étudiant, mais le charme d'*Unter den Linden* agit encore sur moi, tout comme la largeur de vues, la liberté intellectuelle, les discussions, la musique, la camaraderie enjouée que j'ai connues là-bas. Et voilà que maintenant on en a même fini avec l'esprit hobereau, l'arrogance prussienne et le militarisme. C'est une Allemagne démocratique que tu retrouves, une terre de culture où une magnifique liberté politique est en train de s'instaurer. Il y fera bon vivre.

Ta nouvelle adresse a fait grosse impression sur moi, et je me réjouis que la traversée ait été si agréable pour Elsa et les rejetons.

Personnellement, je ne suis pas aussi heureux que toi. Le dimanche matin, je me sens désormais bien seul – un pauvre célibataire sans but dans la vie. Mon dimanche américain, c'est maintenant au-delà des vastes mers que je le passe en pensée. Je revois la grande vieille maison sur la colline, la chaleur de ton accueil – une journée que nous ne passons pas ensemble est toujours incomplète, m'assurais-tu. Et notre chère Elsa, si gaie, qui accourait vers moi, radieuse, en s'écriant : « Max, Max ! », puis me prenait la main pour m'entraîner à l'intérieur et déboucher une bouteille de mon schnaps favori. Et vos merveilleux garçons – surtout ton Heinrich, si beau… Quand je le reverrai, il sera déjà un homme.

Et le dîner… Puis-je espérer manger un jour comme j'ai mangé là-bas ? Maintenant, je vais au restaurant et, devant mon rosbif solitaire, j'ai des visions de *Gebackener Schinken*, cet exquis jambon en brioche fumant dans sa sauce au vin de Bourgogne ; et de *Spätzle*, ah ! ces fines pâtes fraîches ; et de *Spargeel*, ces asperges incomparables. Non, décidément, je ne me réconcilierai jamais avec mon régime américain. Et les vins, si précautionneusement déchargés des bateaux allemands, et les toasts que nous avons portés en levant nos verres pleins

à ras bord pour la quatrième, la cinquième, la sixième fois…

Naturellement, tu as bien fait de partir. Malgré ton succès ici, tu n'es jamais devenu américain ; et maintenant que notre affaire est si prospère, tu te devais de ramener tes robustes fils dans leur patrie pour qu'ils y soient éduqués. Quant à Elsa, sa famille a dû lui manquer toutes ces longues années ; ses proches seront également contents de te voir, j'en suis sûr. Le jeune artiste impécunieux de naguère devenu le bienfaiteur de la famille, voilà un petit triomphe que tu savoureras modestement, je le sais.

Les affaires sont toujours bonnes. Mrs Levine a acheté le petit Picasso au prix que nous demandions, ce dont je me félicite ; je laisse lentement venir la vieille Mrs Fleshman à l'idée d'acquérir la hideuse madone. Personne ne se soucie de lui dire que telle ou telle pièce de sa collection est mauvaise parce que toutes le sont. Il n'empêche que je n'ai pas ton merveilleux savoir-faire pour vendre à des matrones juives. Je suis capable de les persuader de l'excellence d'un investissement mais toi seul avais, concernant une œuvre d'art, l'approche spirituelle de nature à les désarmer. De plus, elles n'ont sans doute pas vraiment confiance en un autre Juif.

J'ai reçu hier une charmante lettre de Griselle. Elle me dit qu'il s'en faut de peu pour que je devienne fier de ma petite sœur. Elle a le rôle principal dans une nouvelle pièce qu'on joue à Vienne, et les critiques sont excellentes ; les années décourageantes qu'elle a passées avec de petites compagnies commencent à porter leurs fruits. Pauvre enfant, ça n'a pas été facile pour elle mais elle ne s'est jamais plainte. Elle a du cran, en plus de la beauté et, je l'espère, du talent. Elle me demande de tes nouvelles, Martin, avec beaucoup d'amitié. Plus la moindre amertume de ce côté-là – ce sentiment passe vite à son âge. Il suffit de quelques petites années pour que la blessure ne soit plus qu'un souvenir ; bien sûr, aucun de vous deux n'était à blâmer. Ces choses-là sont comme des tempêtes : on est d'abord transi, foudroyé, impuissant, puis le soleil revient ; on n'a pas complètement oublié l'expérience, mais on est remis du choc. Il ne reste à Griselle que le souvenir de la douceur et non plus du chagrin. Toi ou moi ne nous serions pas comportés autrement. Je n'ai pas écrit à ma petite sœur que tu étais rentré en Europe mais je le ferai peut-être si tu penses que c'est judicieux ; elle ne se lie pas facilement, et je sais qu'elle serait contente de sentir qu'elle a des amis non loin.

Quatorze ans déjà que la guerre est finie ! J'espère que tu as entouré la date en rouge sur le calendrier. C'est fou le chemin que nous avons parcouru, en tant que peuples, depuis le début de toute cette violence !

Mon cher Martin, laisse-moi de nouveau t'étreindre par la pensée et transmets mes souvenirs les plus affectueux à Elsa et aux garçons.

Ton fidèle
Max

SCHLOSS RANTZENBURG, MUNICH, ALLEMAGNE
Le 10 décembre 1932

Mr Max Eisenstein
Galerie Schulse-Eisenstein
San Francisco,
Californie, USA

Max, mon cher vieux compagnon,

Merci de la promptitude avec laquelle tu m'as envoyé les comptes et le chèque. Mais ne te crois pas obligé de me commenter nos affaires avec un tel luxe de détails. Tu sais que je suis d'accord avec tes méthodes ; d'autant qu'ici, à Munich, je suis débordé par mes nouvelles activités. Nous sommes installés, mais quelle agitation ! Comme je te l'ai dit, il y avait longtemps que cette maison me trottait dans la tête. Et je l'ai eue pour un prix dérisoire. Trente pièces, et un parc de près de cinq hectares et demi – tu n'en croirais pas tes yeux. Mais il est vrai que tu ignores à quel niveau de misère est réduit mon pauvre pays. Les logements de service, les écuries et les communs sont très vastes et, crois-le ou non, pour les dix domestiques que nous avons ici, nous

payons le même prix que pour les deux seuls que nous avions à San Francisco.

Aux tapisseries et autres pièces que nous avions expédiées par bateau s'ajoutent nombre de beaux meubles que j'ai pu me procurer sur place. Le tout est d'un effet somptueux. Nous sommes donc très admirés, pour ne pas dire enviés, ou presque. J'ai acheté quatre services de table de la porcelaine la plus fine, une profusion de verres en cristal et une argenterie devant laquelle Elsa est en extase.

À propos d'Elsa… non, c'est trop drôle ! Voici qui va sûrement t'amuser… je lui ai offert un lit énorme, gigantesque, un lit comme on n'en avait encore jamais vu, deux fois grand comme un lit double, avec des montants de bois sculpté vertigineux. En l'occurrence, j'ai dû faire fabriquer sur mesure des draps du plus beau lin. Elsa riait comme une gamine en le racontant à sa grand-mère ; mais celle-ci a secoué la tête et grommelé : « *Nein*, Martin, *nein*. Vous avez fait ça, mais maintenant prenez garde, parce qu'elle va encore grossir pour remplir son lit.

– *Ja*, dit Elsa. Encore quatre grossesses et je tiendrai tout juste dedans. » Tu sais quoi, Max ? Eh bien, c'est vrai.

Pour les enfants, il y a trois poneys (petit Karl et Wolfgang ne sont pas en âge de monter) et un précepteur. Leur allemand est exécrable, tristement mâtiné d'anglais.

Pour la famille d'Elsa, la vie n'est plus aussi facile qu'avant. Ses frères ont tous une profession libérale, mais, quoique très respectés, ils doivent vivre ensemble, forcés de partager une maison. À leurs yeux, nous sommes des millionnaires américains. Il s'en faut de beaucoup mais, néanmoins, l'importance de nos revenus transatlantiques nous place dans la catégorie des nantis. Les comestibles de qualité sont extrêmement chers, et les troubles politiques sont fréquents, même maintenant, sous la présidence de Hindenburg, un grand libéral que j'admire beaucoup.

D'anciennes relations me pressent déjà de participer à la gestion municipale. J'y songe. Un statut officiel pourrait être tout à notre avantage, localement.

Quant à toi, mon bon Max, ce n'est pas parce que nous t'avons abandonné que tu dois devenir un misanthrope. Trouve-toi immédiatement une gentille petite femme bien gironde qui sera aux petits soins pour toi et te nourrira comme un roi, le tout dans la bonne

humeur. Crois-moi, ma prescription est bonne, même si elle me fait sourire.

Tu me parles de Griselle. Cet amour de fille a bien gagné son succès. Je m'en réjouis avec toi, encore que, même aujourd'hui, le fait qu'elle, une jeune fille seule, soit obligée de se battre pour réussir me révolte. N'importe quel homme peut comprendre qu'elle était faite pour le luxe et la dévotion, pour une vie facile et charmante où le bien-être épanouirait sa sensibilité. Ses yeux noirs reflètent une âme grave, mais aussi quelque chose de dur comme l'acier et de très audacieux. C'est une femme qui ne fait rien, ni ne donne rien à la légère. Hélas, cher Max, comme toujours, je me trahis. Tu as gardé le silence durant notre aventure orageuse, mais tu sais combien ma décision m'a coûté. Tu ne m'as fait aucun reproche, à moi, ton ami, quand ta petite sœur souffrait, et j'ai toujours senti que tu savais que je souffrais également, et pas qu'un peu. Mais que pouvais-je faire ? Il y avait Elsa, et mes fils encore petits. Toute autre décision eût été inopportune. Pourtant, je garde pour Griselle une tendresse qui survivra à son probable mariage ou à sa liaison – avec un homme autrement plus jeune que moi. Tu sais, mon ami, l'ancienne plaie

s'est refermée, mais parfois la cicatrice me lancine encore.

Bien sûr que tu peux lui donner notre adresse. Nous sommes si près de Vienne qu'elle aura ainsi l'impression de n'avoir qu'à tendre la main pour avoir un foyer. Tu te doutes qu'Elsa, qui ignore les sentiments que Griselle et moi avons éprouvés l'un pour l'autre, recevrait ta sœur avec la même affection qu'elle t'a reçu. Oui, il *faut* que tu lui dises que nous sommes ici, et que tu la pousses à prendre contact avec nous. Félicite-la chaleureusement de notre part pour son beau succès.

Elsa me demande de te faire ses amitiés et Heinrich brûle de dire *Hello* à son oncle Max. Nous ne t'oublions pas, petit Max.

De tout cœur à toi
Martin

Achevé d'imprimer en juillet 2013 sur les presses de l'imprimerie Corlet à Condé-sur-Noireau (Calvados), France, pour le compte des Éditions Autrement, 77, rue du Faubourg-Saint-Antoine, 75011 Paris. Tél. : 01 44 73 80 00.
Fax : 01 44 73 00 12.
ISSN : 1248-4873. ISBN : 978-2-7467-4234-5
Dépôt légal : juillet 2013. Précédent dépôt : octobre 2011.